

La réception de Gide en Espagne

par

ALICIA PIQUER DESVAUX

C'EST à l'occasion de la nouvelle édition du *Journal* d'André Gide (Bibliothèque de la Pléiade), établie par Martine Sagaert, qu'il m'est venu à l'esprit l'idée de confronter quelques aspects de la jeunesse de l'écrivain avec l'étape de formation de deux autres grands écrivains français dont Gide demeurera grand ami le long de leur vie : Pierre Louÿs et Paul Valéry.

Tout ce qui rapproche Louÿs et Valéry de l'Espagne (formation ou proximité du lieu de naissance, lectures, goûts, amitiés...) semble pourtant en éloigner le jeune Gide. Le « malentendu » semblerait s'accroître de la part des lecteurs espagnols et des écrivains, spécialement de la *génération poétique de 1927*, qui se seraient sentis beaucoup plus attirés par les possibilités de la « poésie pure » que par le patient travail d'introspection que Gide poursuit d'une part avec ses écrits de fiction (romans, soties, récits...), de l'autre avec l'écriture du *Journal*. Sans doute, un manque de tradition de ce genre littéraire en Espagne rend encore plus compliquée la réception de l'œuvre de Gide. N'oublions pas non plus à ce propos l'éducation protestante de l'écrivain.

Le hasard fit les choses : Paul Valéry, âgé de dix-huit ans, commence ses études de droit à Montpellier, tout en écrivant, déjà, quelques petites collaborations dans des revues locales et parisiennes. L'Université de Montpellier fêtait son VII^e centenaire, et Paris envoie Pierre Louÿs à la

dernière minute en substitution d'André Gide ¹. Le destin « pas quelconque » — en suivant l'expression de Louÿs — mit à côté, lors du banquet (de plus de mille couverts), célébré à Palavas le 26 mai 1890, les deux écrivains. En compagnie d'étudiants espagnols « nous composâmes [...] une intimité instantanée » — les mots sont de Valéry. Désormais Louÿs, l'un des écrivains qui s'inspire le plus des sujets espagnols (rappelons son roman *La Femme et le Pantin* écrit en 1898 ²), initie Valéry dans la connaissance de sainte Thérèse d'Avila et saint Ignace de Loyola, de Velázquez, de Séville, etc ³. D'autre part, Louÿs introduit Valéry dans les cercles littéraires de Paris et notamment chez Mallarmé (les mardis de la rue de Rome) et chez Heredia (les samedis de la rue Balzac). Si la poésie « parnassienne » de Heredia est rapidement substituée dans ses goûts par le symbolisme mallarméen, Valéry gardera toujours l'expression de « poésie pure » puisée dans le prologue des *Trophées*. Grâce à Louÿs, Valéry fait aussi la connaissance de Gide (1894 ⁴). L'hispanisme de Valéry s'accroît de plus en plus, il voyage en Espagne, s'intéresse à Góngora et Gracián et même, un autre ami, Marius André, poète, critique et traducteur lui sollicite un prologue pour sa traduction de Góngora en français : « He aquí a Valéry inmerso en la cultura hispánica », dit Monique Allain-Castrillo ⁵.

Les circonstances personnelles de Gide sont différentes et quoique très ami de Pierre Louÿs, son intérêt pour l'Espagne demeure à cette époque simplement touristique. Nous rappelons son voyage à travers le Pays Basque, hanté par la présence maternelle. La pluie à Séville, tandis que sa vision de Grenade pleine de couleurs, d'odeurs et de sensations chaudes lui font jouir par avance de son séjour africain. En fait, Gide demeure attentif à la beauté des danseuses et danseurs de flamenco et se laisse facilement séduire par la musique et l'allégresse du peuple ; puis quelques touches à propos du côté cruel de la peinture de Goya et son

¹ *Rencontre : Pierre Louÿs et Paul Valéry à Montpellier en 1890. Premières correspondances* (Mazamet, ACCROC, 1990).

² Louÿs parlait et écrivait l'espagnol de façon correcte et avait épousé la fille cadette de José-Maria de Heredia, poète né à Cuba.

³ Jean-Paul Goujon & M^{re} del Carmen Camero Pérez, *Pierre Louÿs y Andalucía*, Sevilla, Alfor, 1984.

⁴ Quelques années plus tard, en 1900, Gide et Louÿs seront les témoins du mariage de Valéry. C'est précisément le violoncelliste catalan Pau Casals qui joua dans la cérémonie.

⁵ *Paul Valéry y el mundo hispánico*, Madrid, Gredos, « Bibl. Románica Hispánica », 1995, p. 30.

admiration pour Velázquez, Zurbarán et Sert, et surtout la musique d'Albéniz qu'il aime jouer au piano. Beaucoup plus tard, Gide raconte aussi dans son *Journal* un voyage en Andorre où, à cheval, il avait grimpé à travers les Pyrénées, enduré les incommodités du froid et du vent pour jouir d'un paysage dur et sauvage avant de se loger dans une auberge pas très propre du côté espagnol. Son intérêt se porte plutôt sur la contemplation du paysage et la jouissance ou la souffrance qu'il en tire, sorte de géographie sentimentale, ainsi que les rencontres avec les gens du pays, dont il constate la pauvreté digne. Une autre idée préside le récit qu'il fait, quelques années plus tard, en pleine révolution, à Madrid (bien que pour des raisons de sûreté il change Madrid pour Tolède), sur laquelle on reviendra quelques lignes plus bas.

Rien de mieux que les paroles de Gide pour nous rendre l'intérêt et la rigueur qu'il portait à sa quête de lui-même, et comment son projet de vie était inséparable de son projet de création littéraire, il note le 3 janvier 1892 :

Me tourmenterai-je toujours ainsi, et mon esprit, Seigneur ne se reposera-t-il désormais dans plus aucune certitude ? Comme un malade dans son lit, qui se retourne pour trouver le sommeil, du matin au soir je m'inquiète ; et la nuit encore l'inquiétude me réveille.

*Je m'inquiète de ne savoir qui je serai*⁶ ; je ne sais même pas celui que je veux être ; mais je sais bien qu'il faut choisir. Je voudrais cheminer sur des routes sûres, qui mènent seulement où j'aurais résolu d'aller ; mais je ne sais pas ; je ne sais pas ce qu'il faut que je veuille. Je sens mille possibles en moi ; mais je ne puis me résigner à n'en vouloir être qu'un seul. Et je m'effraie, chaque instant, à chaque parole que j'écris, à chaque geste que je fais, de penser que c'est un trait de plus ineffaçable, de ma figure qui se fixe ; une figure hésitante, impersonnelle ; une lâche figure, puisque je n'ai pas su choisir et la délimiter fièrement. Seigneur, donne-moi de ne vouloir qu'une seule chose et de la vouloir sans cesse [...].

La vie d'un homme est son image. À l'heure de mourir nous nous refléterons dans le passé, et, penchées sur le miroir de nos actes, nos âmes reconnaîtront ce que nous sommes. Toute notre vie s'emploie à tracer de nous-mêmes un ineffaçable portrait. Le terrible, c'est qu'on ne le sait pas ; on ne songe pas à se faire beau. On y songe en parlant de soi ; on se flatte ; mais notre terrible portrait plus tard ne nous flattera pas ; il racontera notre âme, qui se présentera devant Dieu dans sa posture habituelle [...].

On peut dire alors ceci, que j'entrevois comme une sincérité renversée (de l'artiste). Il doit non pas raconter sa vie telle qu'il l'a vécue, mais la

⁶ C'est nous qui soulignons.

vivre telle qu'il la racontera. Autrement dit : que le portrait de lui, que sera sa vie, s'identifie au portrait idéal qu'il souhaite, et plus simplement : *qu'il soit tel qu'il se veut*⁷ aujourd'hui⁸.

Il n'est pas nécessaire de rappeler comment d'ouvrage en ouvrage, des *Cahiers et Poésies d'André Walter* aux *Nourritures terrestres*, de *Paludes* aux *Faux-Monnayeurs*, du *Prométhée mal enchaîné* à *Thésée*, l'évolution de l'écrivain qui cherche à se comprendre pour comprendre le monde et l'art est un long parcours de réflexion, de sincérité et d'exigence. Son travail dans *La N.R.F.* et l'autorité de plus en plus grande qu'il exerce sur les écrivains de l'époque rendent son compromis moral progressivement plus engagé. Les circonstances historiques précipitent son jugement sur une Europe en crise. La lecture du *Capital* de Karl Marx fait le reste. Gide note soigneusement les étapes de sa réflexion :

(25 février 1932) À présent je sais non seulement *contre* quoi, mais aussi *pour*⁹ quoi je me décide. Et j'admire que ceux qui me reprochaient naguère mon « indécision » soient tous de l'autre parti.

En fait, la pensée de Gide est réitérée fermement :

[...] Que les idées de Lénine et de Staline puissent triompher des résistances que les États d'Europe cherchent à leur opposer c'est ce qui commence à leur apparaître ; et cela les emplit de terreur. Mais qu'il puisse être souhaitable que ces idées triomphent, voilà ce qu'ils refusent d'envisager. Il y a beaucoup de sottise, beaucoup d'ignorance, beaucoup d'entêtement dans leurs dénis ; et aussi quelque défaut d'imagination qui les retient de croire que l'humanité puisse changer, qu'une société puisse se former sur des bases différentes de celles qu'ils ont toujours connues (alors même qu'ils le déplorent), que l'avenir puisse ne pas être une reprise et une reproduction du passé¹⁰.

Gide reprend son enthousiasme pour Nietzsche et pour Spinoza. « Determinatio est negatio » était déjà une formule de Spinoza qu'il avait jadis appréciée et qu'il fait sienne à partir de la lecture du *Capital* (il précise avoir rencontré la maxime dans une note du quatrième volume, à la page 49) : « elle pourrait être versée en appoint à ma phrase des *Nourritures* : "Choisir ne m'apparaissait point tant élire que repousser ce que je n'étais pas" », écrit-il le 15 juin 1932.

Avec regret cependant, il sent que le « démon créateur se retire », tellement la gravité des sollicitations qui viennent du monde extérieur

⁷ C'est encore nous qui soulignons.

⁸ *Journal I*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1939, pp. 25-26.

⁹ C'est Gide qui souligne.

¹⁰ *Journal II*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », p. 117.

exigent son attention ; de plus en plus convaincu du besoin d'améliorer les conditions de vie et d'éducation des masses, condition préalable à l'essor de l'individu. L'homme nouveau se révolte contre les excès du capitalisme, de la religion ¹¹, de la fortune, même ¹².

Sans démentir ces principes moraux, Gide affirme le respect pour la tradition des nations européennes, mais insiste sur l'avenir de la civilisation qui doit consister à ne pas prolonger les situations héritées du passé, mais à s'y opposer pour mieux avancer. L'écrivain ne doit pas pourtant mettre sa plume au service de la révolution, « une littérature asservie est une littérature avilie » ; la meilleure façon de rendre service à la communauté est d'être le plus libre et le plus personnel possible, se rencontrer soi-même afin de rencontrer l'universel : « Qui dit aimer l'humanité s'éprend [...] de ce qu'elle pourrait être ¹³. »

Sa sympathie pour l'U.R.S.S. très discutée en France signifie, cependant, sa réussite dans le milieu intellectuel espagnol républicain. Une sincère amitié se noue entre Gide et José Bergamín directeur de la revue *Cruz y Raya*. Cette revue présentait des articles qui portaient sur des sujets toujours polémiques : littéraires et philosophiques, politiques ou religieux ¹⁴. Le directeur était José Bergamín, catholique et républicain. On trouve aussi, parmi ses membres fondateurs, Manuel de Falla y José María de Semprún ¹⁵. La pensée de son éditeur répondait aux exigences de l'époque de la République espagnole de 1931, que Miguel de Unamuno considérait « *agónica* » (de « agonie ») ou, selon Bergamín lui-même, de « *esperanza desesperanzada* ». Sa publication se prolonge de 1933 à 1936, c'est-à-dire pendant ces années que Manuel Azaña caractérisait par l'indépendance de la pensée et la liberté d'esprit. Revue née

¹¹ « Pensez-vous que le Christ se reconnaîtrait aujourd'hui dans une église ? [...] Je vous laisse à penser de quel côté se serait rangé celui qui toujours tint à vivre parmi les opprimés et les pauvres [...]. Cette doctrine de la soumission, ceux qui se soumettent s'en emparent par un abominable abus. La religion est mauvaise parce qu'en désarmant l'opprimé elle le livre à l'opprimeur [...]. Qui comprend cela peut s'indigner contre la religion, sans pour cela quitter le Christ. » (27 février 1932, *Journal II*, p. 1125.)

¹² En 1935 Gide déclare que ce qui l'a fait venir au communisme « et de tout mon cœur, c'est que la situation qui m'était faite dans ce monde, cette situation de favorisé, me paraissait intolérable ».

¹³ *Journal II*, p. 1135.

¹⁴ *Cruz y Raya*, Madrid, S. Aguirre, 1933, revue trimestrielle.

¹⁵ Père de l'écrivain Jorge Semprún. Celui-ci parle précisément de l'amitié de son père avec Bergamín dans son dernier livre, *Adieu, vive clarté...* (Paris, Gallimard, 1998).

avec les illusions de la République, donc, mais morte « de esta pelea entrañable entre españoles ¹⁶ ».

Dès son premier numéro, *Cruz y Raya* souligne son orientation chrétienne et catholique et sa filiation républicaine : Azaña, Unamuno, Ortega y Gasset, Antonio Machado, Ramón Gómez de la Serna, Luis Cernuda, Vivanco, Panero, Miguel Hernández, Muñoz Rojas... y figurent parmi ses collaborateurs espagnols les plus illustres, à côté de collaborateurs étrangers (les Français étaient pratiquement les mêmes qui collaboraient avec Emmanuel Mounier dans la revue *Esprit*). Bergamín parlait d'une revue critique, « d'affirmation et de négation » afin d'illustrer sa méthode de travail inspiré à partir de ses lectures de Nietzsche : « Un sí, un no, una línea recta, un fin. » Car on prétendait rompre avec les idées dominantes, les renverser pour conformer la société nouvelle aux principes nouveaux.

En plus des écrits dont la teneur politique s'éloignait de toute neutralité, *Cruz y Raya* présentait une activité littéraire très intense en traduisant la poésie française et anglaise contemporaine ou bien celle qu'on considérait très représentative de la spiritualité moderne (Novalis, Blake, Hölderlin...). Les extraits de Heidegger ou de Maritain voisinaient avec les débats de Claudel ou de l'abbé Bremond sur la poésie pure ou avec les poèmes et les réflexions de Max Jacob. La création poétique chrétienne est spécialement au centre de la discussion, notamment à partir d'un article de Jacques Maritain à propos du respect dû à l'individualité et à l'indépendance des artistes ¹⁷.

C'est dans ce contexte qu'il faut situer la référence à André Gide. Dans les milieux espagnols francisés l'œuvre littéraire de Gide était appréciée pour sa rigueur quoique souvent affublée de trop « égotiste ». C'est Bergamín qui diffusa son activité engagée et polémique, sa défense de la liberté de création et son exigence de responsabilité. Désormais, Gide s'érige pour les intellectuels républicains espagnols en référence constante. L'amitié Gide-Bergamín s'affaiblit en 1937 à cause d'une mésentente, très regrettée, d'ailleurs, par Gide lui-même ¹⁸.

¹⁶ Du propre aveu de José Bergamín dans la préface de son livre *Cruz y Raya : antología*, Madrid, Ed. Turner, 1974.

¹⁷ J. Maritain, « Quién pone puertas al canto », traduit par J. A. Muñoz Rojas, *Cruz y Raya* n° 25, 1935, pp. 7-51.

¹⁸ Yvonne Davet, in André Gide, *Littérature engagée*, Paris, Gallimard, 1950, pp. 195-9. — Lors du II^e Congrès International des Écrivains pour la Défense de la Culture (ouvert à Valence, le 4 juillet 1937, continué à Madrid et Barcelone et clos à Paris le 17 juillet) le nom de Gide disparut du comité directeur de

Gide était devenu dans toute l'Europe une référence idéologique à partir du discours (*Littérature et Révolution*) d'introduction qu'il prononça le 23 octobre 1934 à Paris, devant plus de quatre mille cinq cents personnes, assemblées au palais de la Mutualité, venues à l'appel de l'Association des Écrivains et Artistes Révolutionnaires, pour entendre le compte rendu du I^{er} Congrès des Écrivains Soviétiques qui s'était tenu à Moscou, salle des Syndicats, du 17 août au 1^{er} septembre 1934. Seulement quatre écrivains français y avaient assisté : André Malraux, Jean-Richard Bloch, Paul Nizan et Vladimir Pozner, tandis que Gide avait envoyé un *Message* destiné à être lu en public et en russe.

Dans ce I^{er} Congrès des Écrivains de l'U.R.S.S. on avait réuni pour la première fois les représentants de cinquante-deux littératures formées sous l'influence des civilisations orientales ou occidentales, quelques-unes comme la littérature russe, la géorgienne ou l'ukrainienne de longue tradition, d'autres en pleine étape de conformation autour de langues à peine normalisées. Dans son *Message* Gide faisait allusion à une grave question débattue dans ce Congrès, celle du statut de l'Association des Écrivains Soviétiques où, en 1932, on avait inscrit le mot d'ordre du « réalisme socialiste » comme méthode en art, littérature et critique littéraire. Évidemment Gide y opposait une autre formule, celle d'« individualisme communiste » (où il reprenait une idée exprimée lors d'une conférence en 1900).

À Paris, Gide développe la formule :

[...] cette idée de l'homme s'était faussée, dénaturée sous un amoncellement de conventions et de masques apportés lentement, fatalement, par une civilisation, une culture, devenues conventionnelles et factices ; déformations plus ou moins consciemment consenties ; et qu'il suffit de rejeter ces masques pour que réapparaisse l'homme naturel, l'homme vrai.

Commune, qui reproduisait les discours soutenus. L'intervention de Bergamín fut reproduite le 13 juillet dans *Ce soir* sous ce titre : « Le grand écrivain catholique José Bergamín, au nom de la délégation espagnole et de sept délégations sud-américaines, prend position contre André Gide ». Cette opposition est née à partir des déclarations de Gide (avec Duhamel, Martin du Gard et Mauriac) à propos de certaines arrestations faites par le gouvernement de la République, spécialement de membres du P.O.U.M. (Parti ouvrier d'unification marxiste), groupe dissident, opposé au Parti Communiste espagnol qui se conformait fidèlement à la ligne politique de Moscou. Gide note que son désir de faire respecter les droits de la défense et les règles de la justice à l'égard des prisonniers politiques, fit qu'il fut traité de renégat et de traître « même par Bergamín, hélas ! » (*Journal II*, pp. 1320-7).

Et tout cela revient au même ; car l'homme reste et restera longtemps, toujours, à découvrir.

Cette incessante découverte, redécouverte de l'homme, chaque écrivain de valeur doit la tenter. C'est ainsi que, dans sa partie, il paraît inmanquablement révolutionnaire aux yeux de tous ceux qui acceptent une image de l'homme conventionnelle. Inutile de dire, sans doute, que le plus grand nombre des écrivains bénéficie de cette image de convention pour des succès faciles auprès d'un public qui, sans trop s'en rendre compte, vit lui-même de conventions. Il y a une convention bourgeoise contre laquelle personnellement j'ai toujours lutté ; mais osons le dire : il peut y avoir également une convention communiste. J'estime que toute littérature est un grand péril dès que l'écrivain se voit tenu d'obéir à un mot d'ordre. Que la littérature, que l'art puissent servir la Révolution, il va sans dire ; mais il n'a pas à se préoccuper de la servir. Il ne la sert jamais si bien que quand il se préoccupe uniquement du vrai. La littérature n'a pas à se mettre au service de la Révolution. Une littérature asservie est une littérature avilie, si noble et légitime que soit la cause qu'elle sert. Mais comme la cause de la vérité se confond dans mon esprit, dans notre esprit, avec celle de la Révolution, l'art, en se préoccupant uniquement de vérité, sert nécessairement la Révolution¹⁹.

Le mot d'ordre gidien prétend mettre en place un « homme nouveau » qui devrait « atteindre à une spiritualité nouvelle ». Le 26 janvier 1935, sur l'initiative de Ramon Fernandez, un entretien sur *André Gide et notre temps* se tient à l'« Union pour la vérité », « Foyer de libre esprit » fondé par Paul Desjardins, rue Visconti. Là, les amis et les adversaires de Gide se seraient pour bien préciser cette notion d'homme sur quoi devrait se fonder une nouvelle civilisation (chrétienne / communiste). Gide, en guise de conclusion, affirmait : « J'ai écrit et je pense profondément que si le christianisme s'était imposé, si l'on avait accepté l'enseignement du Christ, tel quel, il ne serait pas question aujourd'hui de communisme. Il n'y aurait même pas de question sociale²⁰. »

Le rêve gidien ne choque point Bergamín. D'autant plus que Gide renforce ses idées lors de sa présidence, avec André Malraux, du I^{er} Congrès International des Écrivains pour la Défense de la Culture, en juin 1935, en prononçant d'abord une allocution d'ouverture (21 juin), puis son discours (*Défense de la Culture*, 22 juin). Les commentaires de Bergamín à propos de ce discours²¹ sont suivis d'une polémique épistolaire

¹⁹ « Littérature et Révolution », pp. 57-8.

²⁰ Yvonne Davet, *op. cit.*, p. 69.

²¹ Voir le commentaire de Bergamín : « Hablar en cristiano », in *Cruz y Raya* n° 28, 1935, pp. 71-8.

avec Arturo Serrano Plaja ²², et étant donné le succès José Bergamín en fait une nouvelle édition en 1936, à la veille presque de la guerre civile espagnole, avec le texte intégral de Gide et les lettres de la polémique qui s'ensuivit ²³ dont le tirage fut de 1.100 exemplaires. Aussi bien Bergamín que Serrano Plaja soulignent « la dramática busca, en los intensos y conflictivos años 30, de una nueva definición del concepto de cultura », quête qui avait commencé à Moscou, puis à Paris et qui, malheureusement, à cause des événements de la guerre deviendrait tragique en Espagne :

A la España que antes del 36 había participado en el debate teórico en torno a la defensa de la cultura, le tocó ser el primer país en salir realmente en su defensa. Demostró así un principio básico : que hay una dependencia y unos lazos estrechísimos e indisolubles entre la suerte de la humanidad y de la cultura. La dependencia es mutua. La una explica a la otra ; ambas se complementan ²⁴.

Bergamín faisait du discours de Gide une interprétation toute personnelle, détachant les aspects les plus proches de la « communion » fraternelle avec le peuple. Humaniste, la culture ne devait jamais obéir à « l'ordre » communiste (Gide avait insisté sur l'indépendance de l'art devant Barbusse, dès 1932 ²⁵) et surtout elle devait s'ouvrir à la pluralité des cultures. Au contraire, Serrano Plaja ajoutait des citations de Lénine et de Marx pour souligner les aspects les plus révolutionnaires de la pensée gidienne. Parmi les intellectuels espagnols marxistes, le poète Rafael Alberti et sa femme, l'écrivain María Teresa León, qui avaient fondé la revue *Octubre* (1933-1934) décidèrent même de rendre visite à Gide pour

²² Revue *Leviatán*, sept.-oct.-nov. 1935, et *Cruz y Raya*, n° 32, 1935, pp. 1-13 : « El clavo ardiendo ».

²³ André Gide, *Defensa de la cultura* (seguida de un comentario de José Bergamín y Arturo Serrano Plaja), éd. de José Bergamín, 1936 ; 2^e éd., introd. de Francisco Caudet, Madrid, Ediciones de la Torre, 1981.

²⁴ « À l'Espagne, qui avant 1936 avait participé au débat théorique à propos de la défense de la culture, lui appartient d'être le premier pays à en prendre la défense. Elle montra ainsi un principe essentiel : qu'il y a une dépendance et des liens très serrés et indissolubles entre le sort de l'humanité et de la culture. La dépendance est réciproque. L'une explique l'autre ; toutes les deux se complètent. » C'est nous-même qui traduisons.

²⁵ La collaboration de Gide est, d'ailleurs, niée à partir de la publication de *Retour de l'URSS*, 1936, et de *Retouches à mon Retour de l'URSS*, 1937 : son nom ne figure plus, à partir de cette année, dans les listes du Comité Directeur de la revue *Commune* qui était le porte-voix de l'Association des Écrivains et Artistes Révolutionnaires Français.

établir la valeur juste de ses propos.

La popularité de Gide en Espagne, pendant ces années qui précédèrent la guerre, fut tellement extraordinaire qu'il était même salué par les portiers des hôtels à Madrid et encouragé à soutenir le peuple ²⁶. La confiance était si considérable qu'on lui demandait même, puisque camarade avec une grande liberté de mouvements, de faciliter un abonnement au *Journal de Moscou*. Gide put rendre ce service à travers une amie :

Un mois plus tard, je repassai par Tolède. J'étais seul, ayant laissé Jef Last à Fez où il travaillait à merveille, dans cet état reconquis de lyrisme joyeux, propice à la création poétique et que nous ne pouvions plus connaître, non plus Jef Last à Amsterdam que moi-même à Paris, assiégés l'un et l'autre par des sollicitations présentes et souvent indiscrettes ²⁷.

Il rencontre de nouveau les « mêmes portiers », accablés par le déroulement des événements qui rendent évidente la désunion des forces du front populaire et annonce leur défaite finale. Pourtant les protestations de ces gens humbles, qui exprimaient sans aucune « précaution égoïste, mais une conviction ardente et comme religieuse » leur désir de continuer à vivre pour voir l'état des choses changer, parvient à l'émouvoir profondément. Gide connaissait par expérience tellement d'autres cas où cette foi en l'avenir, aussitôt exprimée, était devenue une condamnation à mort. En serrant la main de ces anarchistes espagnols, Gide goûtait son idéal de communion sociale et sentait ses convictions renforcées : « cette poignée de main, sans doute, fit plus de plaisir encore à moi-même. »

Après la victoire du général Franco les écrivains républicains ou marxistes ont dû subir un long et pénible exil. Gide devient alors en Espagne l'humaniste qui « sut dénoncer le mensonge communiste et désobéir à ses consignes » ; c'est un modèle à suivre (un « classique ») par l'exactitude de sa langue qui réussit à décrire les angoisses et les joies du cœur, les doutes ; l'« immoraliste » épris de sensualité qui exerce sa pensée libre et son individualisme. Au moment où le prix Nobel lui a été décerné, la presse espagnole soulignait spécialement les contradictions de l'intellectuel, les difficultés de l'homme pour essayer de se connaître et de se choisir :

[...] en cuanto al hombre, no podemos regatearle su grandeza, si por gran hombre se entienda el que vive y piensa sus ideas propias o entrañablemente asimiladas y sigue su camino propio sin que se le pueda fácilmente desviar o vencer ; el hombre, en suma que ha conseguido hasta

²⁶ « Rencontre à Tolède » (en réalité, Madrid). Elle eut lieu au printemps 1935. Yvonne Davet, *op. cit.*, p. 107-13.

²⁷ *Ibid.*, p. 110.

donde le era posible y en vigilancia constante llegar a ser él mismo ²⁸.

Une fois l'éloge de sa personne a été fixé, en Espagne comme ailleurs, sa conduite et ses idées sont discutées (« J'encourage tout contre moi-même », disait Gide lui-même dans *Le Roi Saül*), spécialement l'acte gratuit qui se réduit presque au libertinage ²⁹.

À partir des années 1970 les nombreuses traductions de Gide en castillan, catalan ou galicien se suivent de façon cependant à reprendre cette dichotomie : soit l'homme et l'écrivain qui au nom de la liberté risque d'éluder sa responsabilité, soit l'intellectuel qui sut témoigner d'une époque en crise qui cherchait un renouveau social et moral.

²⁸ « [...] pour ce qui concerne l'homme, nous ne pouvons pas lui marchander sa grandeur, si par grandeur on entend celui qui vit et pense ses idées propres ou profondément assimilées et suit son propre chemin sans qu'on puisse facilement l'en détourner ou vaincre ; l'homme, en somme, qui est parvenu, jusqu'où il lui était possible et sous une surveillance constante, à être lui-même. » (Juan Estelrich, « Hombres e ideas », revue *Destino*, 22 nov. 1947).

²⁹ Encore J. Estelrich, *ibid.* : « [...] suscitar extrañas posibilidades en cada cual, buscando los caminos de una existencia patética con la negación de cualquier regla, la exaltación del éxtasis sensual y la aniquilación de todo cuanto no sea sensación y fervor » (= susciter d'étranges possibilités individuelles, tout en cherchant les chemins d'une existence pathétique moyennant le refus de toute règle, l'exaltation de l'extase sensuel et l'anéantissement de tout ce qui ne soit pas sensation et ferveur). En réalité ces jugements étaient déjà vieux en Espagne, puisqu'ils apparaissaient dans une préface du docteur Gregorio Marañón, en 1929, pour la traduction de *Corydon* faite par Julio Gómez de la Serna (rééditée en 1971, Madrid, Alianza Editorial).